

LES EXPLORATEURS CONTEMPORAINS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE

VOYAGE DE M. H. COUDREAU

I

HE voyageur que je vais aujourd'hui présenter à nos lecteurs compte parmi les meilleurs dans la brillante pléiade des explorateurs dont nous les avons déjà entretenus.

Il ne le cède en rien comme audace, comme persistance, comme invincible courage aux Dupuis, aux Soleillet, aux Brau de Saint-Pol Lias, aux Bonnat, aux Largeau, aux de Compiègne et à tant d'autres dont la simple nomenclature suffirait à remplir les colonnes qui forment le cadre de cet article.

C'est un homme jeune, plutôt petit que grand, mais bien pris et bien proportionné, aux jambes nerveuses, au pied cambré, aux attaches fines et distinguées. Il suffit de l'entrevoir pour être certain qu'on n'a pas affaire à un homme ordinaire.

Henri Coudreau est né à Sonnac (Charente-Inférieure) le 6 mai 1859. C'est donc un homme encore très jeune, ce qui ne l'empêche pas, comme l'on va voir, d'avoir déjà parcouru des contrées immenses, et dont quelques-unes étaient, avant lui, complètement inexplorées. Ce sont ces beaux voyages que j'ai entrepris de raconter ici le plus rapidement possible.

Le jeune Coudreau fut reçu à l'Ecole normale en 1877, et en 1880, trois mois avant l'agrégation, il alla occuper une chaire d'économie politique à l'Ecole industrielle de Reims. Le but qu'il poursuivait était d'aller faire des conférences sur le Transsaharien au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences qui se tenait alors dans cette ville.

Il espérait ainsi se faire associer à l'expédition Flatters. On voit que de bonne heure le goût des voyages et des aventures s'était manifesté dans l'esprit du jeune professeur.

Néanmoins il fut écarté comme trop jeune, et de dépit il demanda un poste quelconque de professeur dans une des colonies françaises.

Le ministère de l'instruction publique se montra plus généreux que M. Coudreau n'aurait osé l'espérer, car on lui donna la deuxième chaire d'histoire au lycée de Clermont-Ferrand.

Après deux mois de professorat, la vocation du futur explorateur l'emporta, et il persista dans sa première détermination. On l'expédia à Cayenne comme professeur d'histoire au lycée en formation.

Le 6 mars 1881, il s'embarqua à Saint-Nazaire, et pour commencer à s'acclimater aux pays chauds, il assista, au large de Démérari, aux obsèques en pleine mer du commandant du bord, mort de la fièvre jaune, ce qui leur valut vingt-trois jours de quarantaine.

Le Lazaret où on relégua les passagers était situé dans un endroit tellement malsain, que non seulement, pour en sortir, il fallait ne pas avoir la fièvre jaune, mais comme me l'a dit le voyageur lui-même, avoir l'âme chevillée dans le corps, pour résister huit jours à toutes les calamités qui fondaient sur eux.

Un nuage de montagne permanent et une ali-

mentation qui faisait la fortune du fournisseur, étaient les moindres tourments que les infortunés passagers eurent à supporter.

Enfin, M. Coudreau et ses compagnons de route débarquèrent à Cayenne, où l'on venait de créer un collège.

Ce collège laïque est légendaire dans la colonie, et c'est alors que la bosse des voyages prit en lui de nouvelles proportions.

1^{er} VOYAGE.—Trois mois après son arrivée, profitant des premières vacances, il s'en alla passer deux mois dans le quartier le plus malsain de la colonie. Il se fixa à Yanou et à Rocoucoa, dans le haut Iracoubo, chez les Galibis, où il prit ses premiers grades de *carabisaunt*. C'est le terme même qu'il a employé quand il m'a fait le récit de ses voyages.

Quand il entra à Cayenne, il y rapportait des fièvres qu'il a gardées six mois plus tard. Tout apprentissage se paye.

Ce fut alors qu'il se décida à demander au ministère de la marine de lui confier une mission

3^e VOYAGE.—Enfin, au commencement de 1883 arriva dans la colonie, comme gouverneur, un homme d'esprit, d'intelligence et d'initiative, dont malheureusement on ne devait pas toujours apprécier à leur valeur les services rendus. Nous avons nommé M. Chessé, celui auquel déjà la France devait l'annexion de Taïti et des groupes d'îles qui l'environnent.

Au bout de quinze jours après son installation, M. Chessé, qui se connaît en hommes, commanda à M. Coudreau un ouvrage sur les richesses de la Guyane française, afin de le joindre à l'envoi qu'il se proposait de faire des produits coloniaux à l'exposition d'Anvers.

Quand le gouverneur adressa sa demande au professeur, l'ouvrage se trouvait déjà fait. Dans la quinzaine suivante, M. Chessé utilisa de nouveau les talents du jeune travailleur.

M. de Mahy, alors ministre par intérim de la marine et des colonies, mettait, sur le crédit des missions coloniales, une somme à la disposition de la Guayane et lui demandait s'il ne serait pas op-

portun de porter ses vues sur le territoire contesté depuis 200 ans, entre la France d'une part, le Portugal, puis le Brésil de l'autre.

Cette invitation répondait admirablement aux désirs secrets de M. Chessé. Il s'était produit en France à ce sujet une certaine agitation à la suite d'une communication faite à la Société de géographie commerciale, par un jeune attaché d'ambassade.

M. Coudreau, qui alors, selon l'expression même du gouverneur, ne rêvait que plaies et bosses, fut enchanté de se voir confier, à vingt-quatre ans, la grande mission qui, en 1761, avait été donnée à l'illustre Mentelle.

M. Coudreau partit donc. Ici commence l'épopée, avec le :

5^e VOYAGE.—Il se rendit à Counani à bord d'une petite goélette de 5 à 6 tonnes, et voici comment il partit :

Un jour, m'a raconté M. Chessé, je demandai un officier pour aller faire de la topographie à quelques lieues de Cayenne.

Il me fallut user de mon autorité de gouverneur pour déterminer un lieutenant à faire ce petit voyage. Toutefois, il me présenta une liste si longue d'objets réputés par lui indispensables, qu'au bas de la liste j'écrivis ces mots : "Faut-il aussi à monsieur un piano et une femme de chambre ?" L'officier ne partit pas. Coudreau, au moins, se présenta simplement et dit : "J'y vais, je pars demain," cela sans bruit, et je crois qu'il serait parti à la nage, s'il avait pu nager.

Le jeune voyageur arriva à Counani. On a raconté des histoires de mission politique, de tournée plébiscitaire. En réalité, M. Coudreau se rendit dans un pays neutre, aussi inconnu du Brésil que de la France, et il voulait tout simplement voir ce qu'il y rencontrerait, afin de le raconter à son gouvernement.

Il a trouvé une population en grande majorité composée d'esclaves brésiliens fugitifs, parlant le portugais, mais aussi le créole de Cayenne, chassant, pêchant, en bonne intelligence, vivant de la vie locale, bons enfants, diable au corps.

Il plut à cette population fatalement prédisposée, par suite de son origine, à avoir le Brésil en haine et la France en sympathie.

Aussi, quand il se rendit à Cayenne pour rapporter les collections botaniques, zoologiques, céramiques, quand il rendit compte de ses études, il



Il resta une heure un quart avant d'être repêché. — (Page 382, col. 1)

scientifique qui l'autorisât à aller explorer les contrées de l'intérieur.

Je me hâte de dire que cette demande fut accueillie avec la plus complète indifférence, et que la mission lui fut refusée.

La deuxième année de séjour dans la capitale de la Guyane française se passa pour le professeur entre les fièvres, les mesquineries de collègues peu intéressants et l'administration du collège, médiocrement sympathique et intelligente.

Enfin arrivèrent les nouvelles vacances qu'il put encore utiliser selon ses goûts.

2^e VOYAGE.—Il se rendit à pied de Cayenne à Kourou, à travers une région d'anciens défrichements et d'anciennes exploitations. A Kourou, il étudia sur place le lamentable épisode de 1763, où 13,000 colons d'Alsace et de Lorraine furent immolés, au sein d'une contrée spécialement riche et saine, grâce à l'impéritie administrative.